Zeitschrift: L'Hôtâ

Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien

Band: 18 (1994)

Artikel: La vie quotidienne à Ocourt à travers l'œuvre de Jules Surdez (Fin du XIX siècle)

Autor: Lovis, Gilbert

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1064296

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 24.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LA VIE QUOTIDIENNE À OCOURT À TRAVERS L'ŒUVRE DE JULES SURDEZ (FIN DU XIXe SIÈCLE)

Cette évocation de la vie quotidienne des Jurassiens campagnards à la fin du XIXe siècle est fondée sur des informations puisées dans l'œuvre plus ou moins inédite de Jules Surdez. Elle permet non seulement d'avoir une idée des conditions de vie d'il y a un siècle, mais surtout de faire des comparaisons avec celles d'aujourd'hui, comparaisons laissées au bon vouloir du lecteur afin de ne pas allonger trop cet article. Constatons simplement combien les assurances sociales actuelles aident les personnes touchées par des maux aussi graves que la séparation conjugale, la maladie ou la crise économique, mais surtout songeons aux modifications survenues au niveau des mentalités; même si cet article n'est qu'un survol, on mesurera sans peine combien cette évolution imprègne profondément tous les aspects de la vie quotidienne.

Si ces pages pouvaient inciter les personnes âgées à confier au papier leurs souvenirs, j'en serais fort aise. Leurs souvenirs sont aussi précieux que maints documents administratifs ou autres actes conservés dans les archives: ils sont la sève de la vie.

« La grosse bêtise »...

C'était un soir d'automne, une douzaine d'années après la guerre de Septante. Ce soir-là, une jeune femme enceinte de trois mois, qui donnait la main à ses deux garçonnets âgés de trois et quatre ans, s'en allait de Saint-Ursanne à Ocourt en suivant la route qui longe le Doubs. Il faisait aussi nuit que dans la panse d'une vache noire et les brouillards qui montaient de la rivière étaient si épais qu'on ne voyait pas le doigt devant l'œil. La femme et les deux enfants tremblaient de peur et de froid. Le vent soufflait dans la forêt. Les chouettes râlaient dans les trous des bancs de rochers et des canards sauvages causaient du nez dans les roseaux. Des chiens aboyaient sur les hauteurs. La femme et les petits sursautèrent quand une loutre sauta dans l'eau...

Les enfants étaient très fatigués et dormaient quasi en cheminant; ils traînaient les pieds et demandaient à tour de rôle:

— C'est encore loin?

— Non, mes petiots, répondait la mère, nous sommes bientôt à Ocourt, voici déjà Bellefontaine.

Le hameau était comme mort. Les vieilles forges étaient vides et les roues à aubes ne tournaient plus.[1] Comme il avait plu durant toute une semaine, on entendait de loin le ruisseau de la Cènie dévaler les rapides de Pontoie et l'écluse des Moulins d'Ocourt gronder dans la nuit. Malgré l'heure tardive, le scieur travaillait encore dans sa scierie et le meunier dans son moulin car, à travers le brouillard, perçait un peu de lueur.

— Nous arrivons, mes enfants, prenez courage, nous serons bientôt au cabaret de grand-papa.

Les vieux parents dormaient déjà depuis longtemps lorsque mère et bambins parvinrent à l'Auberge des Deux-Clefs. Comment allaient-ils recevoir leur fille, quand ils apprendraient que son mari, le père de ses enfants, les avaient abandonnés pour s'en aller en Amérique? Qu'allaient-ils lui dire lorsqu'elle leur avouerait qu'elle ne savait plus où aller et leur demanderait l'hospitalité pour elle et ses petits? (A Ocourt, la jeune femme[2] n'y était venue qu'une fois, avant ses noces, quand elle apprenait le métier de couturière à Saint-Ursanne.)

Maria hésitait. Pouvait-elle ainsi réveiller ses parents, elle qui s'était mariée contre leur volonté?

— Ce n'est pas un homme pour toi, lui avait dit sa mère, et puis tu es bien trop jeune pour te marier. (Maria, en effet, n'avait alors pas encore 18 ans.[3])

— Mais, maman, lui avait-elle répondu, il m'aime, je l'aime, nous nous aimons.

— Je ne te dis pas le contraire, mais ce n'est pas cela qui donne à manger...

— Maman, j'ai faim, pleurnicha le petit Jules.

— Et moi, j'ai soif, ajouta son frère.

La pauvre femme, qui avait oublié où elle se trouvait, revint à la réalité. Elle se hasarda enfin à heurter à l'un des volets. Un coup... deux coups...

— Qui est-ce qui est là? cria-t-on de l'intérieur.

— C'est moi.

— Qui moi?

— La Maria.

— Ce n'est pas possible!

— C'est nous, grand-maman... ajouta Julat. (Ainsi surnommait-on Jules Surdez, le futur folkloriste, pour le distinguer de son père.)

— Qu'est-ce que vous faites dehors à pareille heure? Attendez, je descends pour vous ouvrir...

A peine furent-ils dans la petite salle du cabaret que, sans avoir l'idée de les faire s'asseoir, grand-maman Joséphine[4] voulut savoir ce qui se passait. Encore chance que grand-papa Xavier[5] arriva.

— Asseyez-vous vite! leur dit-il, vous devez être très fatigués. Phiphinne, prépare-leur quelque chose à manger, ils doivent mourir de faim, de soif et de sommeil! Ensuite, vous irez vite au lit.

Pendant que papa Xavier dévorait sa fille et ses petits-enfants du regard, Joséphine prépara un repas léger, mais les enfants s'endormirent à table avant de l'avoir achevé[6].

Le lendemain de cette arrivée peu banale, à ses parents toujours aussi surpris de l'avoir vue débarquer nuitamment chez eux avec deux bambins pendus à ses flancs et un en son sein, Maria dit:

— Vous aviez raison d'essayer de m'empêcher de me marier comme une petite folle. Pour finir, je vous aurais écoutés, mais hélas! je n'avais pas été sage...

Et la mère de la malheureuse jeune femme reprenait ses couplets moralisateurs, n'ayant toujours pas pu pardonner à sa fille d'avoir fait « la grosse bêtise ».

— Je le sais assez que mon petit Jules est venu au monde à peine six mois après mon mariage[7], répliquait la jeune maman en détresse.

— C'est un peu tard pour t'en souvenir... grommelait sa mère toujours aussi courroucée.

Quand cet entretien plutôt orageux s'acheva, un arrangement avait été trouvé:

— Tu serviras au cabaret, je ferai le ménage! avait fini par déclarer Joséphine, qui malgré tout avait bon cœur.

Crise économique et misère

Maria se souvenait qu'elle n'était pas encore relevée complètement de ses couches que l'horlogerie avait périclité et son mari s'était retrouvé chômeur. En voulant aider son patron — le fabricant de montres Fattet — son mari avait perdu la totalité de leurs maigres biens avant d'être mis à la rue avec femme et enfant. Bien qu'ils aient alors quitté Saint-Ursanne pour s'établir en France voisine comme aubergistes, bien que Jules ait été travailler loin à la ronde, bien qu'ils aient tout essayé pour survivre, bientôt leur situation financière[8] voisina la misère et, comme un malheur ne vient jamais seul, c'est la mésentente conjugale qui, peu à peu, prit la place de l'amour, conduisant le couple au déchirement, à la séparation.

D'où la détresse de la jeune mère. Car, en ce XIXe siècle finissant, aucune aide sociale n'existait et la misère frappait bien durement les chômeurs, pis encore les mères abandonnées. Sans le soutien de ses vieux parents, Maria serait devenue SDF, ainsi qu'on désigne aujourd'hui pudiquement les vagabonds.

Mais Joséphine et Xavier Chappuis n'étaient guère mieux lotis. Comme toutes personnes âgées sans fortune, eux-mêmes « avaient bien du mal à tourner », les rentes AVS étant alors inconnues. D'ailleurs, eux aussi avaient été victimes de la crise économique, une dizaine d'années plus tôt, lors de la fermeture des forges d'Undervelier; Xavier Chappuis avait alors dû abandonner son activité de modeleur pour celle de boisselier, une occupation trop peu rentable pour lui permettre de faire face à ses obligations, de sorte que sa femme dut devenir aubergiste pour gagner le pain quotidien du ménage.[9]

Les « étrangers »

Installés à Ocourt, Joséphine et Xavier Chappuis furent considérés com-

me des « étrangers » car, à cette époque, toute personne non originaire de sa commune de domicile (fût-ce le village voisin !) était encore « étrangère ». Cette catégorie d'habitants ne bénéficiait d'aucun des avantages offerts par chaque Bourgeoisie à ses membres : pour les non-bourgeois[10], pas de « droits », donc pas de possibilité de faire paître des bestiaux sur les pâtures communes ; point de bois de feu ni de bois de bâtisse gratuit ; interdiction de participer aux assemblées de la « communauté »[11], ce qui évquivalait à l'impossibilité de faire valoir son point de vue dans la majeur partie des décisions touchant la vie communautaire de localités alors essentiellement rurales. Certes, aux plans communal (municipal) et paroissial, tous les habitants du village étaient égaux, mais les affaires matérielles essentielles n'étaient pas réglées à ce niveau-là...

Lorsque les époux Chappuis s'installèrent à Ocourt, un vif débat public divisait la population : fallait-il accepter la proposition des autorités bernoises de regrouper en une même commune celles d'Ocourt et de Montvoie ? Après maintes tergiversations, le projet gouvernemental fut approuvé, mais jusqu'en 1895 on connut les sections communales de Monturban - La Motte, de Montvoie et d'Ocourt.

Emigration et exode rural

En 1882, le père de Jules Surdez quitta donc sa famille pour aller s'établir en Amérique, non sans prier son épouse de venir l'y rejoindre avec leurs enfants, dès que possible. Que ce regroupement familial n'ait pas eu lieu ne change rien à ce fait : Jules Auguste ne fut de loin pas le seul émigrant jurassien. Quand il quitta femme et enfants, il allait retrouver la majeur partie des membres de sa famille, déjà établis aux environs de New York et au Mexique, et la plupart des villages jurassiens avaient ainsi connu une vague émigratrice.

Mais l'émigration seule ne peut expliquer la forte diminution de la population d'Ocourt : de 476 personnes en 1870, elle avait passé à 270 dix ans plus tard.[12] Les grands-parents de Jules Surdez n'en eurent que plus de peine à « nouer les deux bouts », car les jeunes aussi quittaient le village et la région.

(C'est le temps où les usines de Bellefontaine travaillant les métaux à plein rendement, n'était plus qu'un souvenir ! Certes, Xavier Stockmar s'était bien battu pour les sauver, mais — en 1863 déjà — il avait finalement dû fermer cette entreprise fondée en 1564.)

L'école obligatoire achevée, les jeunes gens s'en allaient à la ville, comme valets ou servantes, et ne revenaient en visite à Ocourt qu'à la Saint-Martin. Malgré l'exode rural, les terres cultivables étaient encore trop rares pour assurer un revenu suffisant à chaque famille. Même si bon nombre d'ouvriers sidérurgistes avaient dû s'en aller, l'agriculture demeurait l'activité de trop de personnes. Aussi, mis à part deux ou trois gros payans, les gens étaient-ils plutôt pauvres et n'élevaient que des chèvres et des brebis, n'ayant souvent même pas une vache à l'étable.

Que la commune ait été fort étendue n'améliorait pas davantage les affaires des époux Chappuis car, à l'Auberge des Deux-Clés, on ne venait plus guère que de La Motte, de Monturban, de Montpalais, de Pontoye, de Sacey, des Champs-Derrière ou du Moulin-du-Doubs, la clientèle de passage ayant encore régressé après la construction du réseau ferroviaire jurassien et franc-comtois ; le trafic commercial sur les rives du Doubs avait alors diminué et la région était peu à peu devenue marginale. Aussi, raconte Jules Surdez, si une maison brûlait, n'était-elle plus rebâtie, de sorte que le village, vers 1890, avait déjà la moitié moins de maisons que cinquante ans plus tôt.

Quelques décennies auparavant, Ocourt était encore un lieu de passage bien fréquenté ; peu après avoir franchi la frontière franco-suisse, le voyageur y trouvait le premier pont jeté sur le Doubs en terre helvétique. Qu'il vienne du Plateau de Maîche ou d'Ajoie, qu'il veuille aller aux Franches-Montagnes ou seulement dans le Clos-du-Doubs, celui qui se

déplaçait alors à pied ou en voiture hippomobile appréciait l'Auberge des Deux-Clefs plantée non loin de ce pont.

Pas de « rouges » ni de « noirs », mais des « chèvres »

La faiblesse démographique de la « communauté » n'empêchait pas les querelles entre villageois, bien au contraire; elles étaient d'autant plus fréquentes et vives que les conditions de vie étaient difficiles. A Ocourt, affirme Jules Surdez, on s'occupait beaucoup des votations pour des places communales, mais on ne causait pas de « rouges », ni de « noirs », comme en Ajoie. Si pour nommer un maire ou un « régent » on ne se chamaillait pas trop, en revanche, lorsqu'on élisait un taupier, un huissier ou un berger de chèvres, tout le monde — même et surtout les femmes (bien qu'elles n'aient alors pas eu le droit de vote) — s'en mêlait, s'échauffait ; on se faisait les plus vilaines farces, on se disputait, on s'insultait, on se battait même au cabaret et il fallait souvent aller au tribunal à Porrentruy. [13]

Cette situation, loin d'être singulière, était même la règle dans nos régions, et les querelles avec les habitants des villages voisins ne manquaient nulle part. Pour illustrer ces séculaires antagonismes, rappelons une coutume toujours vivante : l'usage des surnoms collectifs. Depuis la nuit des temps, les habitants d'Ocourt sont appelés « Les Tchievres » (Les Chèvres), mais allez savoir pourquoi cet animal espiègle fut choisi... Bien entendu, ne cherchez pas l'image d'un caprin sur les armoiries locales, les autorités ayant opté pour deux éléments nettement plus représentatifs de leur commune : une roue (celle du Moulin d'Ocourt) et un pont (celui jeté sur le Doubs à quelques pas de l'Auberge des Deux-Clés).

Artisanat et commerce d'antan

Au XIXe siècle finissant, sur les rives du Doubs, en face du village d'Ocourt, des moulins secouaient encore bruyamment la graine avant de la moudre, et la scierie s'essoufflait toujours à découper des planches. Sur la route de Saint-Hippolyte à Saint-Ursanne, de temps à autre les charretiers claquaient du fouet pour faire avancer leurs quatre chevaux attelés à un char de grosses billes d'épicéa et de sapin. Vers Pontoye, des hommes pêchaient à gros filets ; on entendait les harpons choir dans la barque qui s'ensablait sur la rive du Doubs.

L'artisanat demeurait une activité importante, mais maréchal, menuisier, sellier, vannier, tailleur, couturière ou tisserand avaient du mal de s'en tirer. D'aucuns pratiquaient un peu tous les métiers : couvreur, taupier, castreur, saigneur de porcs, chasseur, pêcheur, oiseleur, contrebandier, bûcheron, essarteur, sarcleur, éleveur d'escargots, vendeur de pissenlits, de racines de réglisse sauvage, de cresson de fontaine, de doucette, de fougère, de dentaire pennée, de muguet et autres fleurs...

Face à cette pittoresque énumération, on ne s'étonnera pas que Jules Surdez l'ai conclue en affirmant que plus nombreux étaient les métiers pratiqués et davantage avait-on besoin de petits sacs... pour aller mendier ! « Douze métiers, treize misères ! » affirme encore le dicton populaire.

Le gendarme, le régent, le curé, eux-mêmes tiraient le diable par la queue. La cabaretière, le petit épicier, le maréchal auraient pu s'en tirer si les gens les avaient payés. Mais il fallait faire crédit aux plus à l'aise ! Si l'on allait acheter une faucille, à la forge, de la grisette, à la boutique, de la « goutte », au cabaret, on ne payait jamais comptant, mais le plus tard possible, et bien souvent jamais... « Vous inscrirez ça ! », se contentait-on de dire, et si on réclamait pour de bon son argent, on ne vous le pardonnait pas : vous comptiez un ennemi de plus. Que faisait alors cet ennemi ? Toujours d'après Surdez, nul n'était à l'abri des plus curieuses vengeances : si un beau jour il vous manquait une poule, si on

rompait une patte à votre cabri, si on vous brisait une fenêtre, si on saccageait les plates-bandes de votre jardin, si vous trouviez un étron devant votre porte, si on faisait dégringoler votre tas de bois, si on boutait le feu à votre morceau de fagots, si on écrivait de méchantes injures sur la porte de votre grange, si on déclôturait votre jardin, si on laissait ouverte votre barrière, vous saviez que c'était une façon de vous payer de vieilles dettes...[14]

Entraide villageoise

A cette époque, tout n'était donc pas rose, mais la fraternité existait aussi, malgré tout. Si le vent emportait une toiture, les voisins s'entraidaient pour recouvrir la maison; certains donnaient les billots, d'autres les fendaient, d'autres enfin faisaient les couvreurs. Quand on cuisait le pain au four, on en donnait volontiers une miche aux plus pauvres voisins. A la Saint-Martin, c'est deux ou trois gâteaux qu'on offrait ainsi; à Pâques, c'étaient des œufs; aux Brandons, des beignets; à Noël, une michette; à Carnaval, du lard, une andouille; au Premier-Mai, des œufs, de la farine; aux chanteurs du Nouvel-An et des Rois, des sous. On offrait à souper aux vagabonds et on les mettait ensuite coucher sur une gerbe de paille, dans le box du poulain. Ceux qui avaient un cheval ou deux bœufs aidaient à récolter à ceux qui n'avaient qu'une vache ou seulement des chèvres, ou bien ils transportaient leur bois depuis la forêt. Même si on disait qu'il fallait huit jours au meunier des Moulins-du-Doubs pour faire sa confession pascale, c'était malgré tout un homme qui rendait service. Qu'il en a donné de la farine, prêté des sous et signé des cautions! Il faisait cela si volontiers qu'on ne lui en savait nullement gré. On pourrait encore parler des femmes qui allaient voir les malades, les mères en couches, et du bon vieux curé de la Motte, qui se déshabillait, qui se retirait le pain de la bouche pour les gens, et qu'il fallut enterrer avec la chemise qu'il portait parce qu'il avait donné toutes les autres, qu'il n'avait plus un drap pour rechanger son lit et qui mourut, semble-t-il, pour qu'on puisse encore le donner...[15]

Le Doubs enchanteur

Un siècle après le séjour que Jules Surdez fit à Ocourt, ce village demeure un bijou. De pierre et de bois, il est retenu par la gourmette du Doubs et caché dans un écrin de verdure changeant au gré de l'heure et des saisons; il reste une halte bienvenue parmi les forêts de résineux, offrant toujours au visiteur ce cadre bucolique que le folkloriste aima beaucoup. Endroit captivant, non seulement en hiver, la nuit ou par temps de brume, mais aussi au fort de la belle saison, quand la vallée est plongée dans un calme impressionnant, qu'animent à peine quelques pêcheurs ne remuant guère plus que les saules des rives.

Comment, dès lors, s'étonner que le puissant relief de l'étroite vallée du Doubs serve de décor à maints récits populaires recueillis ici par Jules Surdez? Même s'il n'est pas indispensable de connaître Ocourt pour apprécier les contes jurassiens, peut-être nulle part ailleurs ne retrouve-t-on aussi pleinement que là l'univers des conteurs d'antan dont l'œuvre de Surdez témoigne. Si le goût du retour aux sources vous habite, allez flâner au bord du Doubs et découvrez la lueur mystérieuse que prend l'eau lorsque le soleil n'éclaire déjà plus le fond de la vallée mais illumine encore les crêtes voisines, et bientôt, pour vous aussi, la vision que Jules Surdez avait de sa terre natale deviendra inséparable des documents qu'il nous a légués.

Du haut des flancs escarpés de cet étroit passage, aujourd'hui comme hier, vous verrez la gracieuse Courbe du Doubs, miroitant méandre dessiné entre Ocourt et La Motte par un cours d'eau que Surdez a ainsi écrit:

Quel délice de flâner le long de notre rivière à truites qui coule tantôt paresseuse, tantôt bondissante, de Biaufond à La Motte, entre ses rives alternées de rocailles, de bois ou de gazon! L'onde transparente laisse distinguer par places les détails de son lit. Ici l'eau aplanie coule en

larges nappes. Là, elle précipite son élan sur des roches, se morcelle, se brise en se mouchetant d'écume. Au-dessus de cavités profondes, elle se roule en remous, en tourbillons. [16]

Le Doubs fantastique

La vallée du Doubs fut propice à l'épanouissement de la littérature orale. Grâce à l'imagination des conteurs, cette belle rivière devenait un serpent fantastique et ténébreux, un être titanesque que protégeait l'un ou l'autre brochet géant (devenu la Bête du Doubs dont on menaçait les bambins pour qu'ils ne s'aventurassent point sur ses rives). A Ocourt, on connaissait bien les fées, mais aussi des quadrupèdes étranges (Cheval-Gauvain), des oiseaux malfaisants (Mal-oiseau), des reptiles volants (Basilic), des êtres moitié serpent et moitié poisson (Mélusine et autres Sirènes), des dragons féroces, des lièvres boiteux ensorceleurs, des moutons noirs diaboliques, etc. Tous ces animaux fantastiques tenaient compagnie à la Vouivre, être étrange s'il en fut puisque, tour à tour, il pouvait être mi-femme, mi-serpent ou simplement serpent de feu... [17]

Le vent lui-même devenait merveilleux, soit un être nommé « foulton », si ses tourbillons parcouraient les eaux de la rivière, ou « trebé », s'ils soulevaient la poussière des routes, voire emportait le foin séchant au soleil. Etaient-ils poètes, les anciens habitants d'Ocourt et du Clos-du-Doubs !... En fait, pour la plupart des gens, ce n'était là que jeux de l'esprit, mais ces tourbillons devenaient aussi un essaim d'âmes en peine pour les bigots. Et l'écho lui-même remplissait alors sa fonction : offrir aux amateurs la possibilité d'entendre parler... leur double.

A l'heure de la veillée

Jules Surdez a raconté que, lorsqu'il était enfant, quelques personnes de son village natal se réunissaient de temps à autre, le soir, au cours d'un hiver long et rigoureux, dans les entre-crèches, l'endroit le plus chaud et le plus spacieux d'une ferme cossue. Alors, et non sans raison, on appelait de telles veillées « l'école des vaches », car on y parlait de tout. Surdez y aurait appris moultes choses, dans le brouhaha des beuglements caverneux, des hennissements aigus et des voix humaines criardes, tout en humant les grisantes émanations du foin, du regain et les odeurs plus ou moins agréables des animaux. [18]

Veillées exceptionnelles que celles-là ! Certes. Mais pas autant qu'on pourrait le penser car, naguère encore, on se réunissait à l'étable pour bavarder entre voisins, surtout lorsqu'un après-midi d'hiver trop frisquet empêchait de faire autre chose. A l'étable, les hommes apportaient aussi volontiers quelque besogne à faire : osiers à refendre, paniers à réparer, pièce de bois à fignoler sur la bastringue avec le plane, etc. Les femmes, elles, y amenaient leur quenouille ou leur rouet chargés de laine ou de chanvre ; le ronron de la fillette accompagnait alors le bruit monotone des vaches qui ruminaient et le piétinement des chevaux. La scène était éclairée par un lumignon fulgineux alimenté par de l'huile de colza. L'apparition des lampes à luciline, qui offraient de sérieux risques d'incendie, contraignit les veilleurs à se réunir à la cuisine, puis dans la chambre du poêle. [19]

Conteurs du temps jadis

Les veillées d'antan ne se déroulaient pas de la manière disons culturelle que d'aucuns imaginent aujour'hui. Nul n'avait alors pour but d'aller écouter un conteur ou une conteuse, donc d'assister à une sorte de spectacle durant lequel les meilleurs contes seraient présentés dans une ambiance feutrée. Non, toute personne présente à une veillée pouvait alors divertir autrui si elle en avait envie et, jadis comme aujourd'hui, d'aucuns causaient pour ceux qui ne faisaient qu'... écouter, le rôle de l'auditoire étant irremplaçable.

Si rires et humour fleurissaient volontiers durant les veillées, celles-ci pouvaient aussi être graves.

J'ai souvenance, a écrit Jules Surdez, *que vers la fin de certaines veillées hivernales, dans quelque hameau retiré de nos montagnes, quand la contrée était couverte d'une épaise couche de neige et que le vent déchaîné amassait de perfides « menées », il suffisait parfois qu'il fouette ou fasse grelotter les vitres de la chambre surchauffée pour que les langues se délient et se mettent à parler de fantômes et d'intersignes. Quelque vieillard contait aussi l'un ou l'autre récit fantastique. On baissait la voix en abordant un autre sujet, celui des présages funèbres, et les propos tenus étaient entre-coupés de silences émouvants. On n'évoquait guère, au cours des veillées en question, que les faits s'étant produits, non dans la paroisse, mais dans les lieux voisins. On parlait assez discrètement des gens qui avaient perçu ou aperçu des intersignes, des défunts dont la mort avait été annoncée, le nom des personnes qui savent d'avance si quelqu'un va mourir ne se murmurait qu'à l'oreille.* [20]

Le mot et la chose

Jules Surdez, notre irremplaçable témoin, découvrit aussi les menus faits quotidiens du passé grâce aux conversations entendues à l'auberge familiale. Gamin, il s'asseyait volontiers dans un coin du cabaret, se faisant tout petit pour qu'on ne le voie pas, car il aimait entendre causer les buveurs et, des heures durant, sans rien dire ni bouger, il les écoutait parler patois. Parmi les sujets qui le passionnaient, figurent la guerre de Septante, les histoires de pêche, de chasse, de contrebande, de revenants et, bien sûr, les dictons et les histoires drôles. [21]

Un certain nombre des récits qu'il entendit durant son enfance ne lui furent pas contés en patois, mais en français. La preuve ? Cette phrase tirée de son roman autobiographique : « Lai Phiphïnne et peus lai Mayanne ne djasïnt que français és afaints » [22], autrement dit, sa grand-mère et sa mère ne parlaient qu'en français aux enfants, conformément aux usages du temps car, déjà, on privilégiait la langue de Paris au détriment du patois, ceci afin que l'avenir des enfants fût le meilleur.

Jules Surdez se mit très jeune à écrire [23] tous les dictons [24], secrets [25], histoires ou contes [26] qu'il entendait. Déjà enfant, il notait les mots recueillis au moulin, à la scierie, au cabaret, à la forge, chez la tisserande, dans la forêt, au milieu des champs, sur les pâturages communaux, au bord du Doubs, en faisant les foins et les regains, en moissonnant, en battant, partout, toujours il apprenait et notait. [27] Auprès de vieux voisins, il finit par découvrir tout ce qu'on peut savoir des bovins [28], des chevaux [29], des animaux domestiques [30] ou sauvages [31], des oiseaux [32], des poissons [33], des papillons et de la vermine [34], des arbres et des autres plantes [35], etc. Tous ces textes, et bien d'autres, permettraient de retracer plus en détail la vie quotidienne des paysans jurassiens à la fin du XIXe siècle... si je ne craignais d'abuser de l'hospitalité de *L'Hôtâ*.

Gilbert Lovis

Notes

[1] La sidérurgie jurassienne périclitait gravement.

[2] Il s'agit de Maria Surdez-Chappuis, la mère de Jules Surdez ; née le 6 septembre 1860, à Undervelier, elle décéda en 1920.

[3] Maria Chappuis épousa Jules Surdez le 25 février 1878.

[4] Née en 1831, Joséphine Chappuis était franc-comtoise, une fille Tournoux de Montandon, près de Saint-Hippolyte. Xavier Chappuis avait fait sa connaissance alors que, déserteur durant la guerre dite du Sonderbund, il vivait réfugié en France voisine. Joséphine mourut en 1895.

[5] Né en 1816, Xavier Chappuis était originaire de Mervelier ; après avoir séjourné à Montandon, il s'était installé à Undervelier, où il avait travaillé comme modeleur, aux Forges. Il est mort en 1885.

[6] Cette évocation est faite à partir du témoignage que Jules Surdez a laissé dans un texte autobiographique inédit intitulé *An lai rive de l'Ave*, roman patois écrit à Berne du 12 septembre au 19 décembre 1939 ; le manus-

crit est conservé à la Bibliothèque nationale, à Berne (référence Ms L.32). Si quelque éditeur est un jour disposé à le publier, je suis prêt à transcrire, traduire et commenter cet intéressant document ethnographique...

[7] Jules Surdez est né le 10 novembre 1878, à Saint-Ursanne.

[8] Le père de Jules Surdez était horloger (exactement « visiteur ») et travaillait à la « fabrique Fattet », à Saint-Ursanne. En 1879 ou 1880, cette entreprise fit faillite et l'employé perdit non seulement son emploi, mais aussi les maigres économies qu'il avait engagées pour sauver la manufacture de son patron. Il dut quitter son appartement sis au deuxième étage de l'Hôtel de la Demi-Lune (où le futur folkloriste était né), et il alla s'installer en France voisine, « Chez Bauer », à un jet de pierre de Beurnevésin. La séparation des jeunes époux sera la conséquence de cette pénible situation, la crise qui sévissait alors ayant incité le mari à émigrer en Amérique, comme tant d'autres Jurassiens.

[9] Il perdit son emploi vers 1880, alors qu'il était déjà âgé de 64 ans.

[10] Les plus anciennes familles originaires d'Ocourt sont les Choulat, mentionnés pour la première fois dans un document de 1563, les Guédat (1614), les Saulnier, les Saulcy, les Perrin, les Gindrat, les Pétermann, toutes familles qui, au XVIIe siècle encore, exploitaient les terres que le Chapitre de Saint-Ursanne leur louait en fief héritable. La plus ancienne mention d'Ocourt est de 1139.

[11] Ainsi nommait-on la bourgeoisie, c'est-à-dire l'ensemble des bourgeois domiciliés dans leur lieu d'origine.

[12] Repères démographiques concernant Ocourt : 334 habitants en 1818 ; 425 en 1846 ; 476 en 1870 ; 269 en 1888 ; 157 en 1970 ; 138 en 1990.

[13] Voir *An lai rive de l'Ave*, p. 143.

[14] D'après *An lai rive de l'Ave* et divers articles de Jules Surdez.

[15] Idem.

[16] In *Le Jura* du 15 janvier 1949.

[17] Voir Surdez : *Le Doubs fantastique*.

[18] Voir *Le Jura* du 7 juillet 1960.

[19] Voir liasse FO 22.3, au Musée jurassien, à Delémont.

[20] Voir *Le Jura* du 23 décembre 1948 et celui du 27 février 1954.

[21] Voir *An lai rive de l'Ave*, pp. 40, 41 et 56.

[22] Idem, p. 41.

[23] Voir *An lai rive de l'Ave*, pp. 175 et 176.

[24] Voir *Proverbes patois jurassiens*, in : Actes SJE, 1927 ; voir aussi *Le Conteur romand* où, durant des années, il publia des dictons.

[25] Voir *Secrets et guérisseurs*, in : *Le Conteur romand* du 15 mai 1952 ; *Quelques secrets*, in : *Le Jura* du 16 juillet 1957 ; *Remèdes secrets*, in : *Folklore suisse*, Bâle, 1953.

[26] Voir mes diverses publications dans *L'Hôtâ* et ailleurs.

[27] Cette habitude de noter ce qui le frappait, il la conserva jusqu'à la veille de sa mort, époque où il détruisit son « Journal ».

[28] Voir *Notes de folklore jurassien*, in : *Folklore suisse*, Bâle, 1925.

[29] Voir : *Le cheval des Franches-Montagnes*, in : *Folklore suisse*, Bâle, 1950.

[30] Voir : *Quadrupèdes domestiques dans le folklore du Clos-du-Doubs* ; Musée jurassien, Delémont, liasse FO 22.1, p. 115.

[31] Voir : *Quadrupèdes sauvages dans le folklore du Clos-du-Doubs*, idem, p. 117.

[32] Voir : *Nos oiseaux*, in *Le Jura* du 25 mai 1949 ; *Quelques oiseaux*, in : *Le Jura* du 9 décembre 1958.

[33] Voir : *Les poissons du Doubs dans le folklore*, in : *Le Jura* du 12 mars 1949 ; *La chasse et la pêche dans l'ancien évêché de Bâle*, in : *Le Jura* du 15 novembre 1949.

[34] Voir : *Quelques insectes*, in : *Le Jura* du 3 juillet 1958 ; *Insectes et formules magiques*, in : *Le Conteur romand* du 10 novembre 1962.

[35] Voir : *Quelques plantes*, in : *Le Jura* du 14 mai 1958.